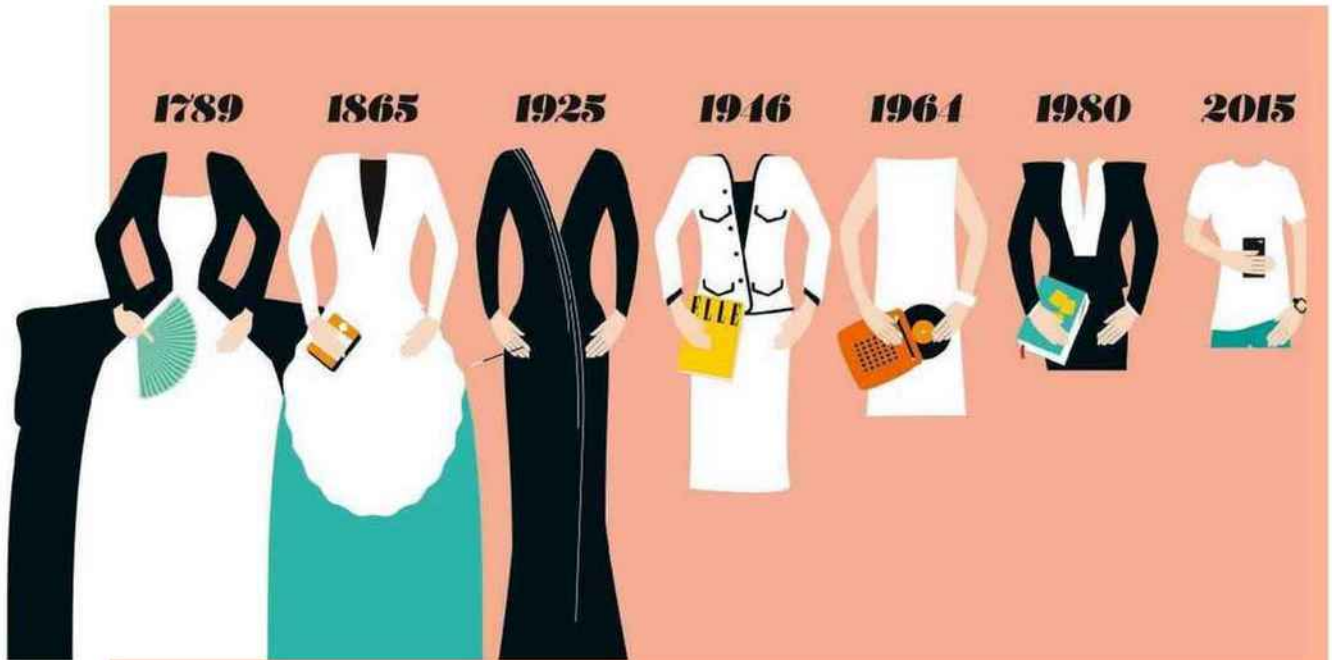




ELLE LIVRES




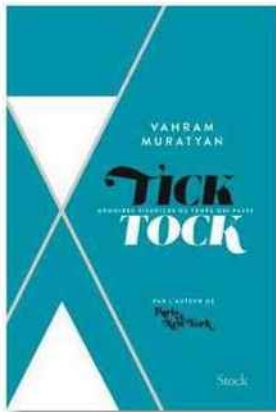
L'ARTISTE DE LA SEMAINE

COULEURS DU TEMPS

« Paris vs New York » avait révélé son trait, « Tick Tock » impose Vahram Muratyan comme le maître graphique du temps qui passe. Il nous a offert un dessin et une rencontre.

SES images presque muettes se lisent pourtant à voix haute. Parce qu'elles sont porteuses d'une universalité qui donne envie de les partager : « Regarde celle-là », « Moi, c'est celle-ci que j'adore », « Et cette autre, c'est moi ! » Fatigué des conflits et des luttes de camps, Vahram Muratyan dessine des images qui créent du lien. Dans « Paris vs New York », best-seller international, il bâtissait un pont visuel entre deux villes, deux décors, deux façons de voir le monde. Après avoir conjugué des lieux, il nous offre un complément de temps, des instantanés de notre drôle d'époque qui se vit à tombeau ouvert, de notre présent si glouton de nouveautés qu'il ne nous laisse plus le temps de savourer le passé et presque pas l'instant. « Pause ! » semble nous dire cet artiste graphique à la belle allure et au triomphe modeste, avec ses douze feutres.

 vahram muratyan pour ELLE



« Tick Tock » comme tic-tac, « Tick Tock » comme les tics et les toc d'aujourd'hui, cet album inclassable se

dévore comme le roman graphique du temps qui passe, imaginé par un enfant du siècle gorgé de séries télé, de voyages, d'images du pop art comme de Sophie Calle en passant par les gravures de Hokusai. « Mes dessins sont comme des capsules qu'on pourrait envoyer aux extra-terrestres pour leur raconter nos vies de Terriens », explique Vahram Muratyan avec un humour doux. On y retrouve son génie de l'observation et son sens de l'ellipse, incarnés dans sa ligne franche et fraîche, qui ont fait le triomphe de « Paris vs New York ». Mais le propos est plus profond, le ton, parfois plus personnel, fait appel à des souvenirs d'enfance. Le livre est d'ailleurs dédié à ses quatre grands-parents, des Tures d'origine arménienne, avec lesquels il a eu la chance de vivre dans une grande proximité. Ses parents lui ont donné le goût de toujours aller voir ailleurs ; de fait, petit garçon, il voulait être cartographe. Après des études à l'école d'arts graphiques Penninghen, entre deux voyages, il commence à dessiner le monde à ses couleurs sur son blog, avec l'obsession du trait parfait : « Une technique froide que j'essaie de rendre chaude ! Je cherche le bon équilibre entre l'humain et le graphique. » Avec le succès, il collabore à « M », le magazine du « Monde », avec Prada et Dior, lui qui adore faire du shopping lorsqu'il se trouve à l'étranger. Sa chemise vient du Japon, son cosmopolitisme est de famille. Courtois et cultivé, Vahram a emprunté au passé l'esprit d'un gentilhomme des Lumières et au présent une rapidité et une acuité ultra-connectées. Il songe déjà à écrire un scénario, à mettre en scène un film. On l'attend avec les plus grandes espérances.

OLIVIA DE LAMBERTIERE

« Tick Tock, mémoires visuelles du temps qui passe », de Vahram Muratyan (Stock).



LA FABRIQUE D'ESCLAVES

NÉE À BIRMINGHAM, le « Johannesburg de l'Alabama », quelques mois avant les marches menées par Martin Luther King en 1964, Margaret Wrinkle signe un premier roman audacieux sur une page méconnue de l'histoire américaine : « l'élevage d'esclaves » au XIX^e siècle. « Ta génération est courageuse », a conclu sa mère en refermant son livre. « L'Élection de Barack Obama a marqué un tournant, tempère Margaret Wrinkle. Et j'appartiens à la première vague élevée avec les droits civiques. » Pendant dix ans, elle a pourtant écrit dans l'ombre. Résolue à enrichir d'un autre point de vue le discours sur l'esclavage « qui nous concerne tous », Mais terrifiée à l'idée des procès d'intention qu'elle subirait, en tant que Blanche levant un tabou et se glissant dans la peau d'un Noir. La société change parfois moins vite que les lois. Margaret Wrinkle a grandi auprès d'une nourrice noire, Mrs. Washington, dont la présence lui laissait entrevoir « l'autre côté ». Mais leur relation privilégiée plaçait Margaret dans un conflit de loyauté envers les siens. Etudiante, elle réalise alors un documentaire

sur les relations interraciales dans sa ville. Et revoit Mrs. Washington, chez elle, où sa parole se libère. Le jour où on lui confie qu'un de ses ancêtres aurait trempé dans l'élevage d'esclaves, Margaret Wrinkle, « horrifiée », sent le moment venu de rendre des comptes. Aucune preuve de l'existence de ces Lebensborn à l'américaine dans les archives, censurées. Mais trois lignes précieuses dans le témoignage d'un ancien esclave, évoquant l'un des siens, isolé, privilégié et disparaissant régulièrement. « Neuf mois plus tard, tous ces bébés venaient au monde... » Wash était né, étalon humain à la force psychique hors norme. Face à lui, son maître, Richardson, homme complexe, entraîné dans le système

par sa soif de réussite. Ils se jaugent d'égal à égal, leurs voix entrelacées avec celle de Pallas, la sage-femme. « Wash » progresse par association d'idées, manière de montrer comme tout est lié : les êtres, les époques et les cultures. Et de poser les jalons d'un monde réconcilié, « qui ne connaîtrait plus de limites ».

JEANNE DE MENIBUS



« Wash », de Margaret Wrinkle, traduit de l'américain par Anne-Laure Tissut (Belfond) 411 p.